

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1922-1923 — N° 134

L'INSTABILITÉ MENTALE

à travers

la Vie et l'Œuvre Littéraires

de Jean-Arthur RIMBAUD

(Essai de Psychologie Pathologique)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 5 Juillet 1923

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

J.-HENRI LACAMBRE

Médecin Aide-Major de l'Armée

né le 11 Janvier 1898, à Séréilhac (Haute-Vienne)



LYON

LA SOURCE, G. NEVEU & C^{ie}

21, RUE VIEILLE-MONNAIE, 21

1923



L'INSTABILITÉ MENTALE

à travers

la Vie et l'Œuvre Littéraires

de Jean-Arthur RIMBAUD

(Essai de Psychologie Pathologique)

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Année scolaire 1922-1923 — N° 134

L'INSTABILITÉ MENTALE

à travers

la Vie et l'Œuvre Littéraires

de Jean-Arthur RIMBAUD

(Essai de Psychologie Pathologique)

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 5 Juillet 1923

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

J.-HENRI LACAMBRE

Médecin Aide-Major de l'Armée

né le 11 Janvier 1898, à Séréilhac (Haute-Vienne)



LYON

LA SOURCE, G. NEVEU & C^{ie}

21, RUE VIEILLE-MONNAIE, 21

1923

PERSONNEL DE LA FACULTE

M. HUGOUNENQ DOYEN HONORAIRE.
MM. J. LEPINE DOYEN.
ROQUE ASSESSEUR.

PROFESSEURS HONORAIRES

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE,
BEAUVISAGE, LACASSAGNE, TESTUT, FLORENCE A

PROFESSEURS

Cliniques médicales.	(MM. TEISSIER ROQUE BARD TIXIER BERARD COMMANDEUR. ROLLET NICOLAS LEPINE (J.) WEILL POLLOSSON (A.) LANNONIS ROCHET. NOVE-JOSSERAND CLUZET. HUGOUNENQ MOREL BRETIN GUIART LATARJET POLICARD DOYON COLLET MOURIQUAND PAVIOT VILLARD. ARLOING (F.) ETIENNE MARTIN COURMONT (P.) PIC MOREAU
Cliniques chirurgicales.	
Clinique obstétricale et Accouchements	
Clinique ophtalmologique.	
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques	
Clinique des maladies nerveuses et mentales.	
Clinique des maladies des enfants	
Clinique des maladies des femmes	
Maladies des oreilles, du nez et du larynx	
Clinique des maladies des voies urinaires	
Chirurgie infantile	
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie	
Chimie biologique et médicale.	
Chimie organique et Toxicologie	
Matière médicale et Botanique	
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.	
Anatomie.	
Histologie	
Physiologie	
Pathologie interne	
Pathologie et Thérapeutique générales.	
Anatomie pathologique.	
Chirurgie opératoire	
Médecine expérimentale et comparée	
Médecine légale	
Hygiène.	
Thérapeutique	
Pharmacologie	

PROFESSEURS TITULAIRES SANS CHAIRE

Chargé d'un cours de Pathologie externe	MM. VALLAS
— — Propédeutique de gynécologie	CONDAMIN
— — Chimie minérale	BARRAL,
— — Urologie	GAYET

CHARGÉS DE COURS COMPLÉMENTAIRES

Anatomie topographique	PATEL
Embryologie	GRAVIER.
Botanique	BRETIN
Orthopédie	LAROYENNE.
Puériculture et hygiène de la première enfance	CHATIN.
Stomatologie	TELLIER

AGRÉGÉS

MM. NOGIER LERICHE THEVENOT (Léon) TAVERNIER CADE GARIN	MM. SAVY FROMENT THEVENOT (L.) PIERY COTTE DUROUX	MM. TRILLAT SARVONAT FLORENCE (G.) ROCHAIX. CORDIER ROUBIER	MM. FAVRE BONNET. NOEL, chargé des fonctions
---	---	---	--

M. BAYLE, Secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Etienne MARTIN, Président ; FROMENT, Assesseur ;
MM. CORDIER et MAZEL, Agrégés.

La Faculté de Médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui
qui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend
leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE GLORIEUSE
DE MES
CAMARADES MORTS POUR LA FRANCE

A MON PÈRE

A MA MÈRE

Ils m'ont donné pour exemple leur
vie laborieuse et droite. Je leur offre
respectueusement ce premier travail.
Qu'ils veuillent bien l'accueillir avec
cette même tendresse dont ils ne ces-
sent de m'entourer et retenir, de ce
modeste essai, l'hommage à eux offert
de ma gratitude, de mon amour infini
et de mon admiration profonde. Je
leur dois tout.

A MES MAÎTRES

*de l'École du Service de Santé de l'Armée
de la Faculté de Médecine et de la Faculté des Lettres
de l'Université de Lyon*

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE-MARTIN

*Professeur de Médecine Légale et de Déontologie
à la Faculté de Médecine de l'Université de Lyon*

Nous lui renouvelons toute notre reconnaissance pour la bienveillance avec laquelle il nous a toujours reçu et l'intérêt qu'il nous a montré dès le début de ce travail.

Qu'il nous soit permis de lui témoigner ici notre affection respectueuse, reconnaissante du grand honneur qu'il nous fait en acceptant aujourd'hui la présidence de notre thèse.

A MES JUGES

INTRODUCTION

Les mots de sain et de malade sont tout relatifs. Qui n'aimerait pas mieux être malade comme Pascal que bien portant comme le vulgaire ?

E. RENAN (Vie de Jésus, Ch. XXVIII).

Au cours de l'année précédente, et devant les Maîtres qui nous jugent aujourd'hui, un de nos camarades, le Médecin Aide-Major Cordier-Delaporterie, présentait Verlaine en lui consacrant son travail inaugural. Nous avons cédé au désir d'arracher à notre tour le voile d'une audacieuse théorie psychologique qui, à dire vrai, ne demandait qu'à se contempler toute nue dans le miroir de la vérité, et, puisque son masque était tombé déjà, nous nous sommes pen-

ché sur le visage de celui qui avait su retenir assez de lumière de Pauvre Lélian pour mériter d'éblouir ses contemporains : Jean-Arthur Rimbaud, le Poète.

D'aucuns nous trouverons le mauvais goût d'agiter d'une inutile curiosité le bas-fond d'une conscience, et ceux qui n'élèvent point sur le pavois d'une gloire amène ou d'une douce célébrité le Poète de « Bateau Ivre », ne rencontrant dans cet essai qu'une tentative encore inhabile et maladroite, nous reprocherons de n'avoir pas voulu limiter la Médecine à son cadre thérapeutique et nous blâmerons encore de nous être exposé, pour répondre à des aspirations personnelles, à faire un mauvais devoir de psychologie.

Mais nous avons voulu offrir à ceux qui viendront, reprises aux rives de l'oubli, les bonnes pierres qui résistent à l'usure lente des siècles et qui, peut-être, en éveillant leur curiosité et leur désir d'être plus habiles, seront pour eux de plus utiles matériaux, s'il est vrai que notre but en rédigeant ce travail n'ait pas été de faire une œuvre originale — il fallait pour l'entreprendre plus de savoir et plus de temps que nous n'en avons — mais d'apporter simplement, dans le domaine des Lettres, quelques-uns des résultats acquis au cours de nos études psychopathologiques.

Briançon, Automne 1921. — Lyon, Printemps 1923.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTRANGE VIE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

« On me croit fou et toi le crois-tu ? »

J.-A. RIMBAUD (Paroles à Isabelle Rim-
[baud]).

« Ma vie ne fut que folies douces, c'est
regrettable ».

J.-A. RIMBAUD (Hallucinations. *Vies*).

« Aucun des sophismes de la folie — la
folie qu'on enferme — n'a été oublié
par moi... »

J.-A. RIMBAUD (Ibid).

« J'attends de devenir un très méchant
fou... »

J.-A. RIMBAUD (Une Saison en Enfer).

Ne prétendant point en imposer par une thèse de proportions considérables, nous nous sommes borné à relever, présentés par une observation impartiale, les faits biographiques tirés pour la plupart de d'Etude de Paterne Berrichon : « *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète* », faits, qui rendus scientifiquement exprimables, nous permettront d'expliquer les différentes réactions psychopathiques que nous rencontrerons au cours de cet essai.

L'instabilité mentale demande, pour se développer, un terrain spécial modifié de longue date. Cette *prédisposition* peut être congénitale ou acquise. Congénitale, elle dérive de l'*hérédité morbide*. C'est cette hérédité que nous étudierons d'abord.

L'Hérédité de J.-A. Rimbaud

Jean-Nicolas-Arthur Rimbaud, Poète et Explorateur Français, naquit à Charleville, le 20 octobre 1854, mourut à Marseille, le 10 novembre 1892, de *carcinose généralisée*.

Son père, Frédéric Rimbaud, était né à Dôle, le 7 octobre 1814, de Didier Rimbaud, tailleur d'habits, domicilié à Dôle, et de Catherine Taillandier, sans profession, tous deux mariés à 28 ans. Après avoir gravi, à force d'énergie, les divers échelons subalternes de l'Armée et s'être appesanti avec Bugeaud dans les bureaux Arabes où il devint « un entendu et méticuleux colonisateur » (1), il se retrouva, en 1853, Capitaine en garnison à Mézières. A l'âge de 40 ans, il y épousa Vitalie Cuif. Très cocardier, il repartait deux ans plus tard, faire campagne en Crimée et participer à celle d'Italie. Il était de caractère « mobile, indolent et violent tour à tour..., d'homme peu paternelle et qui se démontrait surtout « en présence des derniers nés. Chaque fois qu'un enfant allait lui naître, écrit Paterne Ber-

(1) Paterne Berrichon. *Jean-Arthur Rimbaud, le Poète*, page 11.

« richon, sa femme quittait momentanément le foyer
« conjugal pour aller réfugier sa maternité auprès
« de son père, Nicolas Cuif ». Ainsi devaient se
créer, d'irréparables conflits qui amenèrent en 1860,
la dissolution du ménage.

En ce qui concerne l'ascendance paternelle, nous
devons retenir, parmi les causes susceptibles d'avoir
déterminé chez le Capitaine Frédéric Rimbaud, *un
déséquilibre psychique caractérisé par l'instabilité
du caractère, l'irritabilité, l'impulsivité sur le terrain
desquelles se développèrent des colères morbides qui
n'en furent que l'expression :*

1) Le mariage tardif de Frédéric Rimbaud, à 40
ans, âge où, disent les Psychiâtres, la lutte pour
l'existence est à son plus haut degré d'intensité, où
les manifestations cérébrales de l'alcoolisme sont les
plus redoutables, où l'effort de l'organisme expose
davantage l'individu aux troubles mentaux.

2) L'influence débilante du climat d'un pays
chaud sur le système nerveux d'un Jurassien peut-
être insuffisamment adapté.

3) L'isolement, l'errance qui, lorsqu'ils ne sont pas
la résultante d'une incapacité de l'individu à se plier
à la vie sociale, sont autant de causes prédisposantes
aux maladies mentales.

4) Des facteurs sociaux où éclate le rôle étiologique
de la profession : il est admis que les militaires sont
particulièrement éprouvés par les maladies mentales.
Le fait s'explique par les traumatismes et les émo-
tions de la guerre, par les excès alcooliques vraisem-
blables du temps de paix.

5) Le surmenage chez un homme « dont l'instruction première étant plutôt sommaire », parvint relativement vite à gagner ses grades.

Sa mère, Vitalie Cuif, née à Roche, commune de Chuffilly, le 10 mars 1825, de purs Ardennais instruits et actifs, fidèles à leur sol, épousa à 29 ans le Capitaine Frédéric Rimbaud. Paterné Berrichon nous la dépeint : « l'allure fière et énergique ; son « caractère volontaire, écrit-il, marchait avec une « irréductible fermeté à l'accomplissement de ce « qu'elle considérait comme son devoir, sans souci « aucun du qu'en-dira-t-on, si malveillant et souvent « si préjudiciable dans les petites villes et les campagnes. Elle aimait la solitude... Sous son enveloppe rigide se cachaient de singulières délicatesses d'âme... Sous son orgueilleuse volonté, sous « son autoritarisme obstiné, il y avait bien à la « vérité de profondes tendresses, mais elle employait « à les voiler une farouche pudeur... De tempérament « très nerveux, elle avait eu, pendant son enfance, « des accès de somnambulisme... Jusqu'à sa mort, « survenue le 1^{er} août 1907, elle demeura très catholique, d'un catholicisme fervent, rigoureux et *mystique* à la fois. Son énergie foncière, même à la « dernière minute, ne faiblit point ».

De ces renseignements, qui nous ont été transmis par son gendre, Paterné Berrichon, et sur lesquels nous sommes bien obligé de tabler, n'ayant pu poursuivre davantage nos investigations dans cette ascendance et vérifier par nous mêmes leur authenticité,

il résulte que Madame Rimbaud aurait présenté un état psychopathologique résultant :

1) *D'un déséquilibre des facultés intellectuelles* : elle accuse des obsessions inhibitrices dont le caractère d'interrogation porte sur sa vie morale ; Berrihon nous l'a dit : « avoir un sentiment exagéré de ses responsabilités d'éducatrice » et Marguerite Yerta Maléra l'a dépeinte comme une « éducatrice rigide ».

2) *D'un déséquilibre des facultés affectives* : elle présente un délire à idée prévalente mystique, réalisant une exagération de dispositions mentales constitutionnelles plutôt qu'une psychose au sens précis du mot ; une tendance à la solitude ; une sociabilité médiocre : « Très au vinaigre, Madame Rimbaud et avec cela la main leste », écrit Izambard et nous retrouvons dans ces mots :

3) *Le déséquilibre de la sphère réactionnelle* caractérisé par des accès de somnambulisme pendant l'enfance, puis par des impulsions affectives liées à une irritabilité anormale.

Arthur Rimbaud eut un frère, Frédéric, né en 1853, dont nous n'avons pu retrouver la trace ; une sœur morte en nourrice et deux sœurs, l'une, Vitalie, née en 1859, l'autre, Isabelle, née en 1860. C'est celle-ci que nous avons voulu suivre à travers les souvenirs que nous en ont laissé Nicolette Hennique et Marguerite-Yerta Maléra dans la préface des « *Reliques* ».

(1) M.-Y. Maléra. Préface des « *Reliques* », page 16.

Ainsi, nous est-elle apparue « avec une certaine sécheresse de lignes, une rigidité silencieuse ». montrant pour son frère Arthur « une dilection passionnée qui déborda ses premiers instincts de femme ». Cette adoration fraternelle s'enchevêtra étroitement avec l'affection profonde et dévouée qu'elle eut plus tard pour son mari, Pierre Dufour.

« Qu'on la rêve jeune, fille, fermière accorte et « pratique de roman anglais, pleine de gaiété et de « jolie coquetterie, qu'on la vénère, ange, au chevet « de son adoré malade, qu'on la regarde juger et « écrire... qu'on souffre à lui voir fuir la terre natale, « la terre de son frère, ou qu'on la bénisse au lit de « douleur de celui-ci.... TANT D'UNITÉ AU LONG DE SON « EXISTENCE... » (1), font que Isabelle Rimbaud se plaça hors de sa famille, de toute son harmonie et qu'elle ne saurait présenter pour nous aucune tare névropathique bien déterminée, aucun des traits caractéristiques d'une maladie mentale cataloguée ou susceptible d'être établie, pas plus qu'il ne nous est possible, faute d'une documentation suffisante d'apprécier l'influence de l'hérédité morbide sur les frères et les sœurs du Poète.

Isabelle Rimbaud mourut le 20 juin 1917, de la même maladie que son frère, comme elle l'avait souhaité toute sa vie, après s'être consacrée aux siens « avec la ferveur qu'une sainte répand sur tout.

(1) Nicolette Hennique, in « *Reliques* », page 12.

La connaissance des antécédents héréditaires de Rimbaud, que nous avons résumés dans les pages précédentes, nous a permis de déterminer les causes de dégénérescence à l'action desquelles le Poète s'est trouvé exposé. Elle doit être complétée par la connaissance des antécédents personnels qui, plus importante encore, nous renseignera sur les causes et sur la nature de l'instabilité que nous étudions.

L'Etrange Vie de Jean-Arthur Rimbaud

Paterne Berrichon raconte que Rimbaud montra, dès sa venue au monde, une *précocité* extraordinaire.

« Comme la garde malade chargée de l'emmaillôter l'avait posé
« sur un coussin à terre pour aller chercher quelque détail de
« maillot, on le vit, avec stupéfaction, descendre de son coussin
« et ramper, rieur, vers la porte de l'appartement donnant sur
« le palier. »

Dès l'âge de huit mois, il marchait tout seul.

Madame Rimbaud lui apprit à lire et à écrire.

En 1862, il entra avec son frère aîné à l'Institution Rossat. Il aimait peu l'étude, confesse-t-il dans une narration française de l'époque, et se plaisait davantage à « arranger une maison, cultiver un jardin, faire les commissions ». Il est curieux de le voir renier et invectiver ce qui le passionnera plus tard, et s'insurger contre le latin et le grec. Il a, dès cette époque, une aversion marquée pour les examens qui dénote un esprit révolté. Celui-ci ne fera que grandir avec lui.

Jusqu'à dix ans, il se nourrit de romans d'aventures: Fenimore Cooper et Gustave Aimard. Il nous a laissé le portrait de ce qu'il était alors dans « *Les Poètes de sept ans* ».

Tout le jour, il suait d'obéissance; très
Intelligent; pourtant des tics noirs, quelques traits,
Semblaient prouver en lui d'âcres hypocrisies.
Dans l'ombre des couloirs aux tentures moisies,
En passant il tirait la langue, les deux poings
A l'aîne, et dans ses yeux fermés voyait des points.
Une porte s'ouvrait sur le soir: à la lampe,
On le voyait, là-haut, qui râlait sur la rampe,
Sous un golfe de jour pendant du toit. L'été
Surtout, vaincu, stupide, il était entêté
A se renfermer dans la fraîcheur des latrines:
Il pensait là, tranquille et livrant ses narines.

.....
Il écoutait grouiller les galeux espaliers.
Pitié! Ces enfants seuls étaient ses familiers
Qui, chétifs, fronts nus, œil déteignant sur la joue,
Cachant de maigres doigts jaunes et noirs de boue
Sous des habits puant la foire et tout vieillots,
Conversaient avec la douceur des idiots.

Et si l'ayant surpris à des pitiés immondes,
Sa mère s'effrayait, les tendresses profondes
De l'enfant se jetaient sur cet étonnement:
C'était bon; elle avait le bleu regard; — qui ment !

A sept ans, il faisait des romans sur la vie

Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rives, savanes!...

.....
Des rêves l'oppressaient chaque nuit dans l'alcôve.
Il n'aimaient pas Dieu, mais les hommes qu'au soir fauve,
Noirs, en blouse, il voyait rentrer dans le faubourg...

.....
Il rêvait la prairie amoureuse, où des houles
Lumineuses, parfums sains, pubescences d'or
Font leur remuement calme et prennent leur essor.

.....
Il lisait son roman sans cesse médité
Plein de lourds ciels ocreux et de forêts noyées
De fleurs de chair au bois sidéral déployées...

Aux Pâques de 1865, il entre en septième au Collège de Charleville, en sixième en octobre, en quatrième au début de l'année scolaire de 1866-67, où il se fait remarquer par son extraordinaire facilité d'assimilation. Il avait une intelligence précoce, inventive que ses Maîtres qualifiaient de géniale. On le surmena un peu de flatterie et ces louanges scolaires développèrent un orgueil naturel déjà vif. Ses sentiments révolutionnaires et athées s'accroissent. Il y avait en lui, dit Lepelletier, les talents d'un poète ironiste et les aspirations désordonnées d'un anarchiste. Et il ajoute : « Névrosé, hystérique, mais
« assez peu touché par le mal, suffisamment robuste
« pour réagir vite et devenir le rude et peu sentimental colon de la réalité ». Mais il fallut compter

avec « *sa sale éducation d'enfance* »... Ah ! cette vie de son enfance...

« ... la grande route par tous les temps, sobre surnaturellement, plus désintéressé que le meilleur des mendiants, fier de n'avoir ni pays, ni amis, quelle sottise c'était. — »

En 1869, il remporta le premier prix de vers latins au Concours Académique et nous livre ses premiers vers : « *Les Etrennes des Orphelins* ».

1870 ! C'est l'époque des dissipations, des promenades, du républicanisme, le dédain affirmé des programmes d'enseignement, son insurrection contre les tendances bourgeoises, son mépris des honneurs universitaires qu'il avait recherchés, et pourtant l'époque la plus brillante de sa vie de Poète et d'élève du Collège de Charleville. Ainsi se sent-il « dépaycé, « malade, furieux, bête, renversé, à l'espère des bains « de soleil, des promenades infinies, du repos, des « voyages, des aventures, des bohémienneries ». « On est exilé dans sa patrie » écrivait-il à Izambard, le 27 août... quatre jours après il faisait sa première fugue.

Des opinions recueillies par E. Delahaye et que nous avons reprises à la Thèse du Docteur Cordier-Delaporterie, il apparaît, qu'en cette période de puberté, le caractère de Rimbaud se soit modifié brusquement : « Il arpente par tous les temps les sites « sauvages de la vallée de la Meuse ; l'écolier modèle « fait l'école buissonnière ; le garçonnet encore dévot « et mystique devient un ennemi des prêtres ».

Mais, s'implante surtout chez lui une tendance à repousser les idées qu'on veut lui imposer ainsi que celles qui sont admises par la totalité des intelligences : en un mot, l'esprit de contradiction et de critique l'envahit. Tout ce qui est dogme, autorité, lui est insupportable : « Chez lui, il se révolte contre la domination maternelle, il se moque des pratiques religieuses de ses jeunes sœurs. Il affecte au dehors une tenue incorrecte, il nargue les notables de l'endroit. Au Collège, c'est moins par générosité qu'il fait les devoirs de ses camarades, que par une sorte de protestation contre le sort injuste qui crée l'inégalité des intelligences ». L'esprit de révolte l'envahit tout entier : « Il jette à terre les idoles adorées dans son enfance, les notions fondamentales reconnues par la généralité de ceux qui pensent et traîne dans la boue la dignité humaine qui ne doit plus exister parce qu'elle est le fruit du mensonge, de l'orgueil, la manifestation de l'hypocrisie, un vol fait à l'amour. Il se moque des lois, amas inextricable d'obligations, d'interdictions, de règlements que l'on ne peut prendre au sérieux. La famille lui semble un reste de l'antique barbarie, du féroce instinct de propriété. Il est devenu sarcastique, méchant. Son ironie froide s'attaque à tout » (1). Il se rapproche par ses idées de nos modernes anarchistes et sa mère, en le voyant si sombre, devant ses gestes saccadés, ses manières grossières, son irascibilité le croit devenu fou. Elle le voit marcher du pas automatique des

(1) Cordier-Delaporterie : Paul Verlaine.

hallucinés : « ses beaux yeux d'azur noyés dans de l'extase ».

Il assiste à l'agonie de la Commune et son âme, devant la tragédie ouvrière, bouillonne dans un rêve de fraternité universelle : « Son cœur, dit Paterne Berrichon, se fond de sympathie pour le peuple » et sous l'influence probable d'Izambard, il affirme dans « *Règne de Césars* » ses théories républicaines.

Voici le temps de son intimité avec Verlaine : octobre 1871, où il provoquait à Paris l'étonnement du Parnasse par l'étrangeté de ses premières poésies : « *Les Accroupissements, Les Effarés, Les Chercheuses de Poux, Oraison du Soir, Bateau Ivre* », se liait avec André Gill, le poète Ch. Cros et surtout Pauvre Lélian qu'il accompagna à Londres où il connut Georges Cavalier. Rimbaud apparaît au Poète des *Fêtes Galantes* comme « un enfant de 16 à 17 ans, grand, bien bâti, presque athlétique, au visage parfaitement ovale d'ange en exil, avec des cheveux châtain clair, mal en ordre, et des yeux d'un bleu pâle inquiétant ». Et quand il arriva chez Madame Verlaine, il donna l'impression « d'une vraie tête d'enfant, dodue et fraîche sur un grand corps, osseux et comme maladroit d'adolescent ». Paterne Berrichon nous le présente « comme un garçonnet plutôt frêle, au visage ovale, pâle, avec des roseurs ». Le front « plein d'éminences » se développait haut et large. Ses yeux, des yeux si extraordinairement beaux, à l'iris entouré d'un anneau plus foncé, couleur de pervenche, « des yeux de nuit d'été, des yeux d'acier piqué d'étoiles d'or et qui semblaient conti-

nuellement regarder dans son propre cerveau » donnaient l'impression d'un enfant bien sage, rougissant pour un rien, tout timide.

Pour Delahaye, gavroche sinistre, ayant l'aspect d'un échappé de maison de correction, mince, pâle déguingandé, pourvu d'un appétit robuste et d'une soif inextinguible, froid, méprisant, cynique, mal élevé, impérieux, bizarre, anormal... pour nous enfin, physionomie de vagabond typique au front tourmenté, aux rides obliques ascendantes entre les sourcils, rides de douleur et de révolte, soulignées par l'abaissement des commissures labiales, renforcées par l'accentuation du sillon labio nasal, portrait du *névropathe voyageur* que nous avons dû reconnaître dans le tableau de Fantin-Latour, c'est le visage désolé et sombre, dont la lèvre dégoûtée souligne l'attitude prostrée, renfrognée et boudeuse, d'un homme qui toute sa vie s'ennuya, et dont l'attitude décelait, dit Poussin, « quelque chose de virilement amer et de redoutable », « de la grâce croisée de violence nouvelle ».

En janvier-février 1873, la pathologie d'Arthur Rimbaud se précise; fièvre, langueur, irritabilité, amaigrissement, visions, hallucinations. Il vient d'user d'alcool et de haschish (1), peu et seulement de temps à autre sur l'espace de la précédente année (époque des *Illuminations*). A partir d'alors, il a fréquemment des accès de fièvre, des maux d'estomac. Il lui vient progressivement l'horreur du froid

(1) Isabelle Rimbaud: Mon frère Arthur. Pathologie de Rimbaud.

et de l'humidité atmosphérique; aussi les déplacements sont-ils vers toujours plus de soleil. Son caractère s'aigrit de plus en plus. Il dit « adieu au monde en des espèces de romances » (1). Avidé de sensations exotiques et nouvelles, il voyage en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Suisse. Il apprend l'Allemand, l'Anglais, l'Italien, le Russe, le Hollandais, le Grec moderne et l'Arabe. Tombé dans la misère, il est rapatrié. Bientôt il repart, engagé dans les troupes néerlandaises se rendant à Sumatra et à Java. Il déserte à Java et vit pendant un mois dans les forêts. Pour rentrer en Europe, il s'embarque sur un bateau anglais comme interprète.

En juin 1879, il parcourt la Suède et la Norvège dans la tournée d'un cirque, vient se reposer à Roche, où l'on croit à une typhoïde; puis, en octobre 1879, il redevient fiévreux, attribue ses malaises à la basse température, et va repartir pour Alexandrie. A Marseille, il est repris par un gros accès qui le fait aussitôt réintégrer Roche, où il passe l'hiver très rigoureux de 1879-80, se plaisant uniquement dans la chaleur des étables. Il est devenu, depuis 1874, d'une sobriété progressive, et étudie pour distraction les sciences mathématiques.

Au printemps de 1880, départ définitif pour l'Orient, où il restera jusqu'en 1891, toujours avec des accès de fièvre. On le retrouve en Egypte, puis dans l'île de Chypre, où il était surveillant de la constitution d'un palais pour le Gouverneur, au

(1) *Chanson de la plus haute Tour.*

compte d'une maison de Marseille. A la fin de 1880, il se rend à Aden où, engagé comme acheteur par M. Bardey, il part pour la côte orientale d'Afrique. Il traverse tout le Somal et arrive à Harrar, où il s'établit, trafiquant l'or et l'ivoire. Entré en relations avec Ménélick par l'intermédiaire du Ras Makounen, dont il était l'ami, il devint un des conseillers intimes du Négus. Son exploration de l'Ogaden et la relation détaillée qu'il envoya à la Société de Géographie sur cette région inconnue datent de cette époque.

En 1887, rhumatismes des bras et des jambes.

En 1888, négocie avec Félix Faure, Ministre des Colonies, l'autorisation de débarquer, à Obock, les outils nécessaires à la fabrication des cartouches pour le Négus.

En 1890, accès d'irritabilité excessive dont il s'étonne lui-même et qu'il ne peut dominer. Les douleurs augmentent. Ses affaires ont prospéré. Il a réalisé une fortune d'un million et va s'embarquer pour la France.

En 1891, violente douleur au genou droit. Pour vaincre cette douleur il fait, un jour, une course folle à cheval. La bête emballée lui heurte le genou malade contre un arbre. Souffrances atroces, insomnie complète, absorption immodérée de narcotiques, d'ailleurs inefficace. Pas de médecin à Harrar. Transporté à Aden, il refuse l'amputation de la jambe et rentre en Europe.

Cette amputation est faite à Marseille en mai de la même année. La cicatrisation est rapide. Durant un mois, Rimbaud va relativement bien, dort, mange,

engraisse même. Puis, soudain, douleur à l'aisselle droite : nouvelle insomnie, engourdissement du bras, amaigrissement, dépression morale. Retour à Roche en juillet. Il en repart aussitôt. Ses souffrances augmentent au moment où il va s'embarquer à Marseille, et il doit rentrer à l'hôpital avec le diagnostic de « néoplasme de la cuisse » ; il y mourut le 10 novembre 1891, à l'âge de 37 ans, dans des douleurs atroces, tandis qu'il se préparait à partir à nouveau pour l'Abyssinie.

La Vie d'Arthur Rimbaud devant la Science Psychiatrique

Nous pouvons voir par l'étude des anamnestiques de Rimbaud que la *dysharmonie* domine sa biographie. *Ce déséquilibre, caractéristique de l'état mental de l'instable, se retrouve aussi bien dans la sphère intellectuelle que dans la sphère émotive ou dans la sphère réactionnelle.*

1) Le déséquilibre intellectuel se manifeste en première ligne par *l'oblitération partielle du jugement*. Nous ne voulons pas dire que Rimbaud n'ait pas été apte à raisonner normalement sur tous les sujets, mais, parce que ses tendances affectives entravaient ses opérations intellectuelles, celles-ci, tout en évoluant dans le domaine du vraisemblable, ne l'amènèrent pas moins à des réactions anti-sociales. Nous citons pour exemple, choisie au hasard dans la vie du Poète, l'anecdote suivante, que nous devons à Paterne Berrihon :

« Aussitôt sur le quai de la gare du Nord (il s'agit de son
« arrivée à Paris, dans la nuit du 29 au 30 août, époque de sa
« première fugue), comme il n'avait pas de ticket valable à
« présenter, il fut mis par les employés entre les mains de la
« police. Sa fierté native, son exaltation républicaine du moment
« lui firent prendre de haut la chose. On le traita de « gamin »,
« de « morveux ». Il répondit par des injures et des menaces
« révolutionnaires à l'adresse des représentants de l'autorité impé-
« riale. Ceux-ci l'arrêtèrent. Et c'est au dépôt de la Préfecture
« de Police, parmi les mendiants, les vagabonds, les souteneurs et
« les voleurs, qu'il alla rêver à la chute de l'Empire. » (1).

C'est à ce même trouble du jugement, plus précisément à ce trouble de l'autocritique, qu'il faut rapporter la conduite du Poète, ses entreprises ridicules. Il suffit pour s'en rendre compte de regarder sa vie qui ne présenta aucune unité, aucune logique, aucune direction, puisque, nous l'avons signalé, Rimbaud y fut tour à tour poète, chroniqueur, camelot, engagé dans la tournée d'un cirque, volontaire dans les troupes Néerlandaises, interprète à bord d'un bâtiment anglais, surveillant de constructions, trafiquant d'or et d'ivoire, conseiller intime du Négus Ménélick, explorateur enfin après avoir songé à se faire prêtre. C'est également à ces interprétations passionnées — qui ne sont séparées de celles de beaucoup de sujets normaux que par une différence de degrés — qu'il faut rattacher l'opinion favorable à l'excès que l'auteur des *Assis* eut de lui-même. Ces idées de

(1) Nuit de l'Enfer.

satisfaction, qui sont comme la forme embryonnaire d'idées de grandeur, se retrouvent dans une *Saison en Enfer*, où nous voyons Rimbaud faire de lui-même un portrait dont la couleur hurle d'excessive suffisance. Nous en extrayons un passage significatif :

« Ecoutez !...

« J'ai tous les talents ! — Il n'y a personne ici et il y a
« quelqu'un : Je ne voudrais pas répandre mon trésor. — Veut-on
« des chants nègres, des danses de houris ? Veut-on que je dis-
« paraisse, que je plonge à la recherche de *l'anneau* ? Veut-on ?
« Je ferai de l'or des remèdes.

« Fiez-vous donc à moi, la foi soulage, guide, guérit. Tous,
« venez — même les petits enfants — que je vous console, qu'on
« répande pour vous son cœur — le cœur merveilleux ! —
« Pauvres hommes, travailleurs ! Je ne demande pas de prières ;
« avec votre confiance seulement, je serai heureux »

L'intelligence n'en était pas moins puissante. Elle se manifesta d'une façon précoce, et M. Ernest Delahaye, cité par Berrichon, raconte que l'élève du Collège de Charleville donna l'impression générale d'un enfant « retenant l'attention parce qu'il éma-
« nait de précoce intelligence et de tendre mysti-
« cisme ». De leur côté, MM. Jean Bourguignon et Charles Houin nous disent que Rimbaud causa à ses professeurs « un premier étonnement par la rédac-
« tion spontanée d'un résumé d'histoire ancienne qui
« révélait une netteté et une maturité d'esprit sur-
« prenantes ». Il laissa, dès la quatrième, bien en

arrière ses camarades ayant, écrit M. Delahaut, qui fut professeur au Lycée de Laon, « une telle « facilité pour bâcler en un rien de temps un certain « nombre de pièces de vers latins », qu'il remporta à son Collège tous les triomphes durant ses dernières années scolaires, et qu'il obtint, en 1869, le premier prix de vers latins au Concours Académique.

Il eut, de plus, le privilège d'une *prompte et remarquable mémoire*, qui lui permit d'apprendre l'Anglais, l'Allemand, le Russe, le Hollandais, l'Italien, le Grec moderne et l'Arabe. Mais ce fut moins la mémoire des pensées propre au savant que la mémoire des mots, apanage du Poète, qu'il étala et que nous examinerons dans son œuvre.

L'imagination domina toutes les autres facultés. Exubérante, vive, alerte, sans limites, elle fut chez lui la véritable « folle » qui, du logis, est la maîtresse souveraine. Elle cueillit les idées par brassées, avec une force et une rapidité extraordinaires, mais les éparpilla à l'aventure. Elle ne les ordonna pas et engendra, nous le verrons en étudiant l'œuvre du Poète, l'incompréhension par excessivité d'images. Le propre de cet imaginaire fut de se représenter le monde sous un jour différent de celui sous lequel les autres hommes l'aperçoivent :

« Je voyais très franchement une mosquée à la place d'une « usine, écrit-il dans « *Une Saison en Enfer* », une école de tam-bours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, « un salon au fond d'un lac; les monstres, les mystères; un titre « de vaudeville dressait des épouvantes devant moi. » (1)

(1) Délires II.

L'originalité excessive du poète n'eut pas de meilleure source. Ainsi a-t-il pu trouver non seulement des rapprochements qui n'apparaissaient point aux autres, mais il vit

« *quelquefois ce que l'homme a cru voir* » (1)

« Il est aussi bien, écrit Isabelle Rimbaud, le « Touriste » naïf du *Soir historique* que le « brick » du *Promontoire*. Il est « Hélène » et il est « Hortense », et « Hortense » est son don poétique. Souvent il se mire dans des personnes, dans des faits, dans des phénomènes et il devient eux-mêmes... Dans *Ouvriers*, Henrika et moi sont deux parts de sa personnalité... Les drôles très solides de *Parade* ne sont qu'un, lui, et *Parade*, entre parenthèses, est une protestation ironique contre la diffamation et contre les insultes qu'on lui adressait en ce temps-là. »

C'est pour ces rapprochements que la puissance d'invention du Poète fut remarquable.

« J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames » dit-il dans « *Adieu* ». J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, « de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues... » Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! »

Mais, ainsi isolées, mémoire et imagination n'ont pu que difficilement et incomplètement être mises en valeur et, sauf quelques cas exceptionnels, n'ont point produit. — nous le montreront en nous intéressant à l'œuvre de Rimbaud — les fruits que l'on était en droit d'attendre.

(1) Bateau Ivre.

2) Le déséquilibre affectif se traduit chez Rimbaud par *l'hypermotivité* et la *mobilité extrême des sentiments*.

L'hypermotivité est un état dans lequel le malade éprouve, pour des faits insignifiants, des émotions intenses. Ainsi, Rimbaud, « en présence des » personnes non familières sentait une rougeur « intense lui monter au visage. Il en éprouvait tous » jours comme une humiliation. Cela le rendait « muet et lui mettait un tic nerveux dans la face ».

Cette hypermotivité fut pour lui une supériorité; elle engendra le Poète qui crût, ainsi que nous l'avons signalé dans un précédent paragraphe, posséder une compréhension particulière des choses que n'ont pas les autres hommes. Cette disposition d'esprit le détacha volontiers du monde qu'il habitait. N'écrivit-il pas dans une « *Saison en Enfer* » :

« Moi ! Moi qui me suis dit Mage ou Ange, dispensé de toute morale, je suis rendu au sol avec un devoir à chercher et la réalité rugueuse à éteindre ! »

et dans les *Illuminations*, sous le titre « *Départ* ».

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.

Assez eu. Rumeurs des Villes, le soir et au soleil et toujours.

Assez connu. Les arrêts de la vie — O Rumeurs et Visions !

Départ dans l'affection et le bruit neufs.

Ainsi, cet émotionnel, en réagissant d'une façon

extraordinairement violente en face des êtres et des choses qui l'impressionnaient, constituait par ses impressions un riche cortège de tendances, sans pouvoir, comme le disait Paterne Berrichon, *s'attacher à quoi què ce soit*. Marguerite Yerta Maléra nous l'a dit « parfois nerveux et taquin jusqu'à la brutalité, parfois câlin comme une femme ». Ces sautes d'humeurs ne purent s'allier à aucune amitié véritable. Ni Forain, ni Banville, ni Hugo, ni Fantin-Letour, ni Mallarmé, ni ses admirateurs Paul Verlaine, Charles Cros, Raoul Ponchon qu'il fréquenta pendant sa vie de poète, ne surent ce qu'il advint de lui lorsqu'il eut « consommé sa trahison au monde ».

Il se détacha de toute affection, il renia même celle de Verlaine, qu'il laissa par terre à demi-assommé, quand celui-ci, sorti de prison, lui proposa de reprendre leur commune vie. « Sa nature, écrivit Paterne Berrichon, s'opposait à ce qu'il fut jamais l'assidu de quelqu'un », et d'ailleurs « il n'était pas de nature à se lier facilement. Il n'avait pas l'habitude, en dépit de la largesse de son cœur, de rechercher la compagnie de quiconque ». Est-ce pour concentrer son amour dans son moi, est-ce pour exalter « le culte de soi-même » qu'il écartait une morale créée par la Société et pour elle en écrivant dans une *Saison en Enfer* :

« Encore tout enfant j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le baignoir... il avait plus de force qu'un saint, plus de bon sens qu'un voyageur, et lui, *lui seul* ! pour témoin de sa gloire et de sa raison. »

Cela est possible. Notre documentation, imprécise sur ce point, est incapable de l'affirmer.

Dans l'Etude de Rimbaud, il est malaisé d'éviter le terrain de *l'Erotisme*, où doivent abonder les phénomènes les plus frappants qu'il importe au médecin de signaler, au point de vue de cette morale qui leur vaut de tomber dans le plus parfait discrédit, mais en tant qu'anomalies psychologiques.

Régis a mis en évidence l'importance chez les instables des désirs sexuels. « Chez les dysharmoniques, écrit-il, l'intervention de l'élément subjectif, fils de l'imagination, dans l'exercice de la fonction génitale leur est particulière, à ce point qu'elle prédomine entièrement chez certains d'entr'eux ». Il semble que Rimbaud l'ait avoué lui-même dans *Une saison en Enfer*:

« Oh ! tous les vices, colère, luxure ! Magnifique la luxure ! »

Or, s'il y eut dans la vie de Verlaine une affection profonde, trop fougueusement bâtie sur « la beauté, la juvénilité attirante » d'un jeune homme, elle devait s'écroûler lamentablement sur une fin de non-recevoir de Rimbaud, las des exigences trop passionnées de son ami et peu enclin à satisfaire ses furieux appétits de tendresse. Nous croyons plutôt que le poète de « *Bateau Ivre* », impressionnable au plus haut point et alors en pleine période troublée de puberté, ait écarté d'abord toute idée de moralité et applaudi à tout acte l'écartant de la règle commune, sans jamais avoir dépassé le cadre d'une amitié parfaitement idéale, qui n'eut pas besoin pour s'exalter de prendre

la lyre de *l'homosexualité*. Il s'est tendu avidement vers la Femme avec laquelle il eut à 18 ans ses premiers contacts ; il lui voua ses espérances de jeune homme, il lui dédia ses rêves insatisfaits. C'est la Femme idéalisée qu'il a cherchée, l'« Adorable », ainsi qu'il la nomme en des rêves « qui lui vinrent dans ses lits ou dans les rues », « mondaine qui se donne » ou « servante » dont il évoque le « pantalon aux dentelles blanches », « petites amoureuses » ou « laiderons, bleu, blond, noir, roux », « fades amas d'étoiles ratées »... C'est en elles toutes qu'il a cherché, inachevé et hésitant, son moi inconsistant qui échappait aux prises d'une volonté débile. — Car son énergie n'était qu'apparente et n'a fait qu'exprimer le caractère de violence irrésistible dont tout impulsif est empreint.

Ces tendances suffisent-elles à détruire toute suspicion d'*uranisme*? Non. Les uranistes recherchent volontiers la société des femmes, car ils sont plus efféminés qu'elles et, de plus, coquets, non point comme elles, mais, ce qui pis est, comme des hommes. Pourtant Rimbaud ne ressemble pas à ces invertis congénitaux.

Dès l'âge de 7 ans,

Il s'aidait

De journaux illustrés où, rouge, il regardait

Des Espagnoles rire et des Italiennes.

Quand venait, l'œil brun, folle, en robe d'indienne

— Huit ans — la fille des ouvriers d'à côté,

La petite brutale, et qu'elle avait sauté,

Dans un coin, sur son dos, en secouant ses tresses,

Et qu'il était sous elle, il lui mordait les fesses
Car elle ne portait jamais de pantalons,
Et par elle meurtrit des poings et des talons,
Remportait les saveurs de sa peau dans sa chambre !... —
(Les poètes de sept ans).

A 16 ans il suivait

... « débraillé comme un Etudiant
Sous les marronniers verts les alertes fillettes... » (1)

et nous décrit ses aspirations vagues de la puberté :

... « Je ne dis pas un mot ; je regarde toujours
La chair de leur cou blanc brodé de mèches folles.
.....
Je cherche la bottine et je vais jusqu'aux bas,
Je reconstruis le corps brûlé de belles fièvres.
Elles me trouvent drôle et se parlent tout bas.
Et mes désirs brutaux s'accrochent à leurs lèvres... » (2)

Aussi nous ne croyons pas qu'ont jamais « dévié
en de la saleté charnelle les rapports d'esprit à esprit,
d'âme à âme » qui unissaient les deux poètes.
Verlaine a pu se laisser entraîner à montrer ses sentiments — bien qu'il l'ait nié plus tard dans une lettre à Lepelletier et qu'il ait réclamé une expertise médicale pour Rimbaud et pour lui. Le sonnet écrit

(1) A la musique.

(2) A la musique.

sous le titre « *Le Poète et sa Muse* » (1) à propos d'une chambre qu'occupait, en 1872, Rimbaud rue Campagne-Première est une pièce insuffisante, qui ne nous permet pas de conclure à une *anomalie sexuelle* de Rimbaud. Cette aventure qui pour Verlaine ne fut

« Qu'un fier départ à la recherche de l'amour
Loin de la vie aux platitudes résignées. »

pour Rimbaud un peu de boue séchée au rude soleil d'Ethiopie, et pour Madame Verlaine une affaire de chantage, peut-être, nous laisse, nous, prisonniers de l'Histoire pour avoir voulu pénétrer sur un terrain que l'expérience et l'observation ne défendaient plus. Mais, en nous apprenant que l'erreur est loin d'être une exception, et en nous persuadant que chaque vérité est une difficile conquête, elle nous a rendu plus modeste, et... n'est-ce pas déjà profitable, à l'entrée d'une carrière où tout porte à croire que notre savoir est illimité.

En cet état d'instabilité qui fait partie de la définition même de l'état psychopathique constitutionnel, il peut arriver que les troubles du caractère se systé-

(1) O chambre ! as-tu gardé leurs spectres ridicules ?
O, pleine de jour sale et de bruits d'araignées.
O chambre ! as-tu gardé leurs formes désignées,
Par des crasses au mur et par quelles virgules !
.....
Mais, ô chambre qui fuis en cônes affligeants,
Seule tu sais ! Mais sans doute combien de nuits
De noces aurent dévirginé nos nuits, depuis !

(Fragments).

matissent, soit dans le sens de la dépression, soit dans celui de l'excitation. Dans le premier cas on a la *mélancolie constitutionnelle*. Le malade est triste, découragé, pessimiste. La vie lui apparaît sous un jour sombre et toutes les impressions ont, sur son esprit, un retentissement douloureux. D'autres fois, l'humeur du psychopathe est caractérisée par un état d'excitation permanente qui réalise *l'état maniaque constitutionnel*: activité dévorante, irritabilité, impulsivité. Ces états mélancoliques et maniaques constitutionnels en se succédant avec une régularité plus ou moins parfaite, ont constitué ici *l'état cyclothymique*.

Nous avons dit précédemment que Rimbaud était, par sa nature, porté à se replier sur lui même et à s'analyser. A force d'assister au défilé de ses sensations, à force de noter le spectacle, toujours changeant, toujours varié, qui était en lui, cette tendance à l'observation intérieure le conduisit à la *mélancolie*. Cette disposition à vivre en soi-même engendra *l'ennui*. Etudier l'ennui chez le Poète, c'est résumer toute la vie du pénétrant rimeur des « *Assis* », qu'il semble avoir régie à la fois partout et toujours. Dans les chemins d'harmonie et de beauté où il s'aventura, jamais il ne s'en libéra. Il s'ennuya parce qu'il se heurta à un monde hostile, inextricable. Il fut l'apprenti maladroit aux doigts mordus de la vie décevante, tenu en bride par sa famille à laquelle il s'efforça toujours d'échapper. Longtemps sans argent il se morfondit dans l'attente d'une destinée glorieuse, qui tarda bien à venir. Il s'efforça par une

perpétuelle fuite « d'échapper à une voix qui le relança et qu'il ne voulut pas reconnaître » (1).

Il a chanté son ennui sous toutes ses formes, en tous symboles :

« ... Je vis assis, tel qu'un ange aux mains d'un barbier » (2)

« Mon triste cœur bave à la poupe » (3).

« Rien de rien ne m'illusionne

Mais je ne veux rire à rien. » (4)

Il l'a aimé aussi ; il fut l'amant de sa douleur :

« Sur toute joie pour l'étrangler j'ai fait le bond sourd de la bête
[féroce. » (5)

et cet ennui n'a pas été étranger au *mysticisme* du Poète qu'il poussa vers des chemins boueux pour l'en dégager d'un coup d'aile et atteindre les régions les plus bleues de la spiritualité. Ce caractère mystique se retrouve tout entier dans les *Illuminations*. Claudel a dit de Rimbaud : « Ce fut un mystique à l'état sauvage. Il s'éleva sans cesse contre sa foi ». Pourquoi s'écrie-t-il dans les brouillons d'*Une saison en Enfer* « Pourquoi a t-on semé une foi pareille dans mon esprit ». Soulevé qu'il était, a pu écrire sa sœur Isabelle, par les « puissances de révolte, maî-

(1) Paul Claudel : Préface aux œuvres d'Arthur Rimbaud. *Mercur de France*.

(2) Oraison du Soir.

(3) Le Cœur volé.

(4) Patience.

(5) Une Saison en Enfer.

tresses de son temps et de son sang », il éleva contre le Christ le ton du blasphème et du sacrifice. Il s'insurgea d'autant mieux contre sa religion qu'il désira davantage y puiser le repos. Vers la fin de sa vie il abandonna « les oripeaux de l'incroyance » et, vaincue, repoussant même « la liberté dans le salut », sa chair accepta le joug de l'église.

L'état *maniaque constitutionnel*, état d'excitation permanente, se manifeste chez Rimbaud par son *activité* qui dévora toute une vie, son *irritabilité* et son *impulsivité*. Cette impulsivité est elle-même caractérisée par les *fugues* qui s'expliquent par la simple manie ambulatoire assez fréquente dans l'âge inquiet, ambulomanie logique, à point de départ morbide, présentant les caractères d'une préparation méthodique, parfois très longue, une persévérance très grande dans l'accomplissement, une durée qui devait se prolonger toute sa vie et dont la cause dominante est cet *ennui* que nous avons signalé au cours du paragraphe précédent. Cette forme transitoire de vagabondage survint sous forme d'accès dans la carrière littéraire de Rimbaud et commanda plus tard sa vie d'aventurier. La première fugue date du 29 août 1870 : il vend ses livres de prix pour prendre le chemin de fer et se dirige vers Paris, où, dans son ingénuité patriotique, il veut aider à la proclamation de la République. 8 jours après, nouvelle fugue, il se rend à Douai chez Izambard. Dès que fut levé le siège de Paris, il vend sa montre, prend le train et rejoint la capitale, s'y voit éconduit par André Gill, rentre

chez lui mourant de faim et reprend ses interminables promenades dans l'Ardenne. En mai 71 il s'enrôle dans les tirailleurs de la Révolution. En automne de la même année il faisait une cinquième fugue.

Ce vagabondage d'artiste, qu'il présenta dans ses jeunes années, ne nous paraît pas très différent de celui des jongleurs, des ménestrels et des trouvères. Comme eux il a laissé remonter à la surface les goûts nomades qui sont au fond de l'âme de chacun de nous, « qui dorment, dit Ribot, et qui ne meurent point ». Ne les pressentait-il pas quand il écrivait :

« ... J'aurais fait, manant, le voyage de Terre Sainte. J'ai dans la tête des routes dans les plaines Souabes, des vues de Bizance, des remparts de Solyme... Plus tard, reitre, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne. »

Ce sont eux qui, plus tard, présidèrent à ses voyages par le monde, après l'avoir rendu capable de tout abandonner pendant des jours et des semaines, jusqu'à ce qu'il rentrât dans l'ordre, pour attendre une nouvelle crise, vite réveillée sous l'influence de l'alcool. Car cet héréditaire fut, vis à vis de l'alcool, une véritable sensitive et particulièrement sensible, à l'action de l'absinthe, ainsi que l'a montré le Dr Cordier-Delaporterie. S'il ne devint pas comme le Poète des « *Fêtes Galantes* » un alcoolique chronique, il put être, de 1871 à 1873 et sous l'influence de Verlaine, un *alcoolique aigu transitoire*, présentant, comme tel, une ataxie physique et intellectuelle

où les tendances les plus diverses se succédèrent avec une extraordinaire facilité.

D'autre part, à titre d'éléments épisodiques, apparurent des *hallucinations*. Elles furent l'expression des jeûnes singuliers que le poète employait en 1872 pour s'exalter l'extase, et qu'il confesse dans une lettre à Lepelletier écrite en juin de cette même année.

« Je ne pouvais plus rien, dit-il dans un brouillon de *l'Alchimé du Verbe*, les hallucinations tourbillonnaient trop... un mois de cet exercice, ma santé s'ébranla. »

quand elles ne traduisirent pas l'intoxication alcoolique et haschischique qu'Isabelle et Paterne Berrichon rapportent à l'année 1873 :

« Le teint devint terreux, plombé, marbré de rougeurs fiévreuses, « le bleu de ses yeux pâlit et ses pupilles se rétrécirent parfois « jusqu'à disparaître, donnant au regard un caractère infiniment « vague et comme mourant. Il maigrit. Des journées entières, lui « *si instable*, il reste enfermé dans sa chambre, étendu, les yeux « mi clos, sur son lit. Il refuse de manger, il a des insomnies. »

Or, ce portrait que nous laisse de Rimbaud, P. Berrichon, est bien celui d'un intoxiqué par le haschish, qui présente comme troubles physiques prédominants le facies spécial au teint plutôt pâle que terreux ou plombé, l'excavation des orbites, le myosis, et, au point de vue mental, l'affaiblissement de l'activité et l'indifférence affective. Rimbaud écrit en effet à cette date : « Je tombais dans des sommeils de plusieurs

jours », et Berrichon : « Il priait qu'on le laissât en paix et qu'on ne s'alarmât point.

Enfin, à ces anomalies psychiques, ont pu s'associer des anomalies physiologiques, non moins intéressantes au point de vue clinique, et dont la plus frappante est ce phénomène de pseudoesthésie qui a reçu le nom d'*audition colorée* et qui — compensation pour Feré à la perte de la sensibilité cutanée — est pour nous un symptôme relativement fréquent d'affection cérébrale. Elle apparaît dans le sonnet « *Voyelles* ».

« A noir, E blanc, I rouge, U vert, O bleu. Voyelles

« Je dirai quelque jour vos naissances latentes... »

Conclusions

En résumé, sur ce terrain modifié de longue date par une prédisposition congénitale :

a) *Père déséquilibré psychique présentant des colères morbides qui ne furent que l'expression d'une impulsivité, d'une irritabilité du caractère; mère présentant un déséquilibre intellectuel caractérisé par un délire à idée prévalente mystique, réalisant une exagération des dispositions mentales constitutionnelles plutôt qu'une psychose au sens précis du mot, avec tendances à la solitude et sociabilité médiocre, un déséquilibre dans la sphère réactionnelle caractérisé par le somnambulisme dans l'enfance, des impulsions affectives liées à une instabilité anormale, acquise sous l'influence d'intoxications : alcoolisme aigu transitoire, haschichisme du surmenage, qui*

l'entraîna trop tôt à de prématurées compréhensions et à une tension neuropsychique au-dessus de ses forces ; *d'émotions* auxquelles il n'a succombé que parce que sa résistance était inférieure à la normale ;

b) Jean-Arthur Rimbaud, *psychopathe constitutionnel* présenta un état mental caractérisé par un *déséquilibre intellectuel* (insuffisance du jugement, précocité de l'intelligence, richesse de la mémoire et de l'imagination), un *déséquilibre affectif* (hypéremotivité, mobilité extrême des sentiments) ayant pour résultante un *déséquilibre dans la sphère réactionnelle* se manifestant par l'incohérence de sa conduite,

c) essaya de toutes les carrières et ne réussissant dans aucune, fut moins un «passant considérable» (1) qu'un *raté*. Quand il ne fut plus guidé par les siens, il devint dans la société un *vagabond*. Sa caractéristique fut qu'il ne sut jamais *s'attacher à quoi que ce soit* ;

d) Les différents troubles qu'il présenta *se systématisèrent* soit dans le sens de la dépression, soit dans celui de l'excitation et engendrèrent tantôt la *mélancolie constitutionnelle*, tantôt l'*état maniaque constitutionnel* avec son activité dévorante, son irritabilité, son impulsivité ;

e) *En se succédant* avec une régularité plus ou moins parfaite, ces états mélancolique et maniaque constituèrent l'*état cyclothymique à excitation prédominante caractérisée par des fugues*. Cette cyclo-

(1) S. Mallarmé.

thymie ne fut que l'accentuation des oscillations communes à l'homme normal ;

f) Sur cette constitution cyclothymique *se greffèrent à titre d'éléments épisodiques des hallucinations* ;

g) Aux anomalies psychiques qui la caractérisent s'associèrent des *anomalies physiologiques*, phénomènes de pseudoesthésie : *l'audition colorée* ;

h) Il n'a pas été possible de faire exactement la part de chacun des facteurs signalés et de démêler, au milieu des causes multiples, l'agent pathogène spécifique de l'instabilité d'Arthur Rimbaud.

Ainsi, inharmonique ou dépareillé, contrefait d'esprit ou de cœur, épuisé prématurément, sentant marcher en lui d'atroces solitudes, a-t-il pu devenir indifférent à la lumière des Villes et fuir la mascarade sociale qui s'agite et qui crie, car il ne sut pas « se
« plier à l'existence telle que le siècle la comprend,
« il ignore les règles qui ligotent et les habitudes
« sur quoi se fonde une vie tranquille, il heurta les
« autres comme il fut heurté par eux » (1). Labouré par ses facultés discordantes, qui luttèrent toute une vie chacune pour l'hégémonie sans pouvoir s'harmoniser, passa, ainsi que Benjamin Constant « comme une ombre sur la terre entre le malheur et l'ennui », après avoir demandé à tous ce qu'il était venu faire en ce monde, celui dont l'existence ne fut qu'un perpétuel départ.

(1) Marguerite Yerta Maléra: Préface aux Reliques, page 17.

DEUXIÈME PARTIE

L'ŒUVRE MAUDITE DE JEAN-ARTHUR RIMBAUD

Que ton vers soit la chose envolée,
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée;
Vers d'autres cieus et d'autres amours.
Que ton vers soit la bonne aventure,
Eparsé au vent crispé du matin;
Qui va fleurant la menthe et le thym...
Et tout le reste est littérature.

Paul VERLAINE.
(*Art poétique*).

Les Origines de l'Œuvre d'Arthur Rimbaud

« Une œuvre d'art est toujours une confession de son auteur » écrivait Max Nordan dans *Dégénérescence*. Elle traduit toujours inconsciemment ou non

(1) Enrico Ferri: Les criminels dans l'art et dans la littérature.

sa manière de voir, de penser, de sentir. Elle est le miroir de l'âme de l'artiste.

Il n'était pas étonnant que l'œuvre littéraire de Rimbaud reflétât sa psychose, puisqu'elle constituait la peinture la plus vraie, la plus vive et la plus délicate de ses impressions les plus intimes.

C'est l'exaspération de sa personnalité qui fait le fond de sa névrose. Ainsi l'œuvre du Poète où « s'écartèle un cœur immense » a-t-elle pu devenir une autobiographie.

L'Œuvre Littéraire de Jean-Arthur Rimbaud

« Si courte qu'ait été la vie littéraire de Rimbaud, « il est cependant possible d'y reconnaître trois « périodes, trois manières » écrit P. Claudel dans la préface des œuvres du *Maudit*.

La première en effet est celle du *violent*, « du mâle « tout pur, du génie aveugle qui se fait jour comme « un jet de sang, comme un cri qu'on ne peut rete-
« nir, en vers d'une force et d'une roideur inouïes ». C'est l'époque de *Paris se repeuple*, des *Sœurs de Charité*, du *Forgeron*, des « *Premiers vers* ».

La seconde période est celle du *Voyant*, celle des « *Illuminations* ».

La troisième, selon nous, celle du *vaincu*, de la *Saison en Enfer*.

Rimbaud, dans l'*Alchimie du Verbe* a analysé définitivement son œuvre : « histoire d'une de ses folies ».

« Depuis longtemps, je me vantaïs de posséder tous les paysages possibles et trouvais dérisoires les célébrités de la peinture et de la poésie moderne.

.....
J'aimais les peintures idiotes..., la littérature démodée, latin d'église, livres érotiques sans orthographe.

.....
Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations.

.....
J'inventais la couleur des voyelles... Je me flattais d'inventer un verbe poétique accessible, un jour ou l'autre, à tous les sens.

.....
J'écrivais des silences, des nuits, je notais l'inexprimable, je fixais des vertiges.

*
**

La vieillerie poétique avait une bonne part dans mon alchimie du verbe. Je m'habituai à l'hallucination simple.

.....
Puis j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots ! Je finis par trouver sacré le désordre de mon esprit. J'étais oisif, en proie à une lourde fièvre : j'enviais la félicité des bêtes.

*
**

Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartais du ciel l'azur qui est du noir, et je vécus, étincelle d'or de la lumière *nature*.

.....
Aucun des sophismes de la folie — la folie qu'on enferme — n'a été oublié par moi : je pourrai les redire tous, je tiens le système. »

Et dans *Adieu* :

« J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, tous les drames. J'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai crû acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée — »

L'Œuvre d'Arthur Rimbaud devant la Science Psychiatrique

L'œuvre *maudite* d'Arthur Rimbaud présente, devant la science psychiâtrique, un ensemble de signes qui caractérisent le talent d'un dégénéré. Ces signes, manifestations fondamentales de la perturbation intellectuelle du Poète, sont les suivants : *inégalité, excessivité des contrastes, incompréhension, recherche exagérée du rythme, étrangeté du style, individualisme*. Nous les examinerons rapidement.

Nous sommes tous plus ou moins *inégaux*. Mais, tandis que l'activité cérébrale de l'homme normal sort peu de ses limites données, celle de Rimbaud procède par *sauts* et par *bonds*. Il y a chez le Poète un étrange alliage d'idées sublimes et de pensées extravagantes, une langue riche et subtile à côté d'un bavardage quasi démentiel d'alcoolique (*Vertige*) ou de haschischien (*Matinée d'Ivresse*) qui, n'ayant rien de commun avec l'art le plus réaliste, traduit parfois (*Accroupissements*) un penchant aux représentations lubriques et aux modes d'expression vulgaires.

L'excessivité des contrastes, qui se manifestait si volontiers dans sa vie, se retrouve dans son œuvre. Il va de la confiance (*Soleil et Chair*) au doute (*L'Impossible*), de l'amour (*La Maline*) à la haine (*Mes petites Amoureuses*), du mysticisme des (*Illuminations*) à l'érotisme des (*Déserts de l'Amour*). On peut dire de lui ce qu'Emile Laurent a dit de Verlaine : « Âme sans consistance, débile et « légère, volonté défaillante, il ne sait où jeter l'an- « cre. Il erre à l'aventure de ses bonnes ou de ses « mauvaises pensées, incapable de résister à ses pro- « pres entraînements. C'est la défaite de la volonté « par l'impression du moment, ou même par l'im- « pulsion ; c'est le règne des caprices... pour ces « esprits désemparés, âmes sans gouvernail, qui che- « vauchent à l'aventure (sic), aujourd'hui dans un « idéal invraisemblable, demain dans la boue ».

« Nul doute, écrit Isabelle Rimbaud dans *Reliques*, qu'Arthur, au lecteur qui, ne comprenant pas, demanderait ce que veulent dire ces troublants poèmes, répondrait, comme autrefois il le fit d'un ton tout modeste à sa mère qui le questionnait sur le sens de la *Saison en Enfer* : « J'ai voulu dire ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens ».

Mais il faut tenir compte toujours de l'état d'isolement, de silence, d'oubli des contingences immédiates où le poète savait se placer, état qui l'hallucinait sur les mots dont il multipliait, dont il éternisait ainsi la signification et sur les idées qui devenaient ainsi prophétiques ».

L'incompréhension est due soit à l'excessivité des images dit Henri Vigen, et l'idée se sacrifie au cliquetis du verbe quand ces images ne sont pas nettes, soit au désordre et à la confusion des idées. Et il peut arriver au moment où « idées et images se heurtent avec une telle incohérence, se succèdent avec une telle rapidité dans le cerveau malade, que leur expression devient incohérente comme elle, et absolument inintelligible » (1).

Une pièce bien curieuse — à ce point de vue — et suffisamment instructive est la suivante, parue sous le titre : « *Barbare* » et que nous reproduisons volontiers in-extenso.

BARBARE

Bien après les jours et les saisons, et les êtres et les pays,

Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques; (elles n'existent pas)

Remis des vieilles fanfares d'héroïsme, — qui nous attaquent encore le cœur et la tête, — loin des anciens assassins,

— Oh ! le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques; (elles n'existent pas) —

Douceurs !

Les brasiers, pleuvant aux rafales de givre. — Douceurs ! — Ces feux à la pluie du vent de diamants jetée par le cœur terrestre éternellement carbonisé pour nous. — O monde !

(Loin de vieilles retraites et des vieilles flammes qu'on entend, qu'on sent).

(1) E. Laurent, op. cité : page 20.

Les brasiers et les écumes. La musique, virement des gouffres et choes des glaçons aux astres.

O douceurs, ô monde, ô musique ! Et là, les formes, les sueurs, les chevelures et les yeux, flottant. Et les larmes, bouillantes, — ô douceurs ! — et la voix féminine arrivée au fond des volcans, et des grottes arctiques... — Le pavillon...

Ici les mots, explique Henri Vigen (1), éveillent chez lui d'autres idées que chez nous. Tel mot, qui ne nous dit rien, lui suggère une idée, un sentiment. Et c'est, a-t-on dit, une différence avec la folie, où les idées sont incompréhensibles, tandis qu'ici, ce sont les mots qui expriment ces idées.

La recherche exagérée du rythme, la magnificence du style sont des facteurs qui exagèrent encore l'incompréhension.

La recherche du rythme poussée à l'extrême, tend à faire perdre au poète l'habitude de lire logiquement les idées, c'est-à-dire, au fond, de penser, car penser, comme l'a dit Kant, c'est unir et lier. Rythmer au contraire, c'est juxtaposer les temps forts et faibles de mots nécessairement décousus : La logique de la pensée est détruite.

Ainsi, Rimbaud sacrifia la clarté pour se livrer au jeu d'accoupler des sonorités verbales, parfois dépourvues de tous sens, mais si musicales évidemment... Verlaine n'avait-il pas écrit :

« ...De la musique avant toute chose... »

(1) H. Vigen, op. cité : page 110.

Et Flaubert, cité par Guyau :

« Un beau vers qui ne signifie rien est supérieur à un vers moins beau qui signifie quelque chose ».

Pour lui, comme pour Th. Gautier : « Le poète est un clavecin et rien de plus. Chaque idée qui passe sous son doigt est une touche ; la touche résonne, donne sa note, et voilà tout ». Mais trop souvent aussi, n'est-il pas un clavier de nerfs désaccordés ?

De là, l'étrangeté et la *magnificence* de son style. Les mots courants ne lui suffisent plus. On dirait, dit Laurent, qu'il veut cacher « la pauvreté du fond sous l'éblouissement de la forme ». Pour exprimer ses états d'âme, ajoute Max Nordan, « il faut un langage nouveau et inoui puisqu'il ne peut y avoir dans aucun langage usuel de désignations correspondant à des représentations qui, en réalité n'en sont pas ». C'est pourquoi, il devait après avoir écrit des vers « *faux exprès* », après les poésies des *Illuminations* « régler la forme et le mouvement de chaque consonne », supprimer la vérification et faire simplement une prose, à la façon de Chateaubriand ou de Maurice de Guérin, moins éclatante et surtout moins compréhensible,

L'individualisme enfin, éclate dans toute l'œuvre du Poète, que l'on a voulue de style et d'art.

« Il ne faut pas s'y tromper, écrit sa sœur Isabelle ; dans cette œuvre surprenante, le poète devenu voyant se dédouble, se « dépersonnifie à son gré. Qu'il s'y féminise, qu'il s'y pluralise,

« qu'il s'y décorpore en un ou plusieurs personnages à la fois, « en un ou plusieurs paysages, qu'il parle de sa dame, de sa « compagne, c'est toujours de lui, de lui seul qu'il s'agit, de lui « total, ou d'une ou de plusieurs parties ensemble de son entité « morale et physique. Souvent il se mire dans des personnes, dans « des faits, dans des phénomènes et il devient eux-mêmes ».

Il est à la fois un « homme et une femme superbes de *Royalité*, « une « neige » et « un être de beauté de haute taille », de « *Being Beauteons*, « l'Aube et l'enfant » de *l'Aube*, etc. Le « jeune ménage, c'est lui seul ». Les « Conquistadors du monde » « et « le couple de jeunesse isolé sur l'arche » de *Mouvement* « c'est lui, lui seul ».

C'est pour cela que les œuvres de Rimbaud portent l'empreinte de sa personnalité, et qu'elles retracent sa vie de poète avec une extraordinaire éloquence. Nous l'avons dit, dans la première partie, atteint d'une hypertrophie du Moi; nous ne nous étonnons point ici de voir se manifester, par une tendance à ne parler que de lui, cet égotisme vraiment morbide. Ainsi a-t-il pu se croire d'une essence supérieure et s'être figuré que tout devait se courber devant cette supériorité parfois imaginaire, puis se retrouver, devant le *struggle for life*, mâté, vaincu.

Le caractère de Rimbaud s'est ainsi imprimé en teintes de mélancolie, de pessimisme si cher au Poète, dans son œuvre. Cette mélancolie, forme psychiâtrique sous laquelle apparaît un système nerveux central épuisé, donna naissance non plus « aux ro- « bustes et saines fleurs des époques classiques, mais « à des fleurs pâlottes, morbides et souffreteuses qui

« ont je ne sais quel parfum exquis et tout particulier » (1).

Il s'est imprimé en dessins d'un symbolisme plus ou moins conscient, « aperceptions crépusculaires, « dit Nordau, à interprétations diverses, qui ne contraignent pas le lecteur à penser et lui permettent « de rêver ». S'il est vrai que l'art du symbole consiste « à ne pas dire mais à faire entendre quels sentiments, quelles pensées, quels états d'esprit ou « quels rêves sont exprimés par les images » (2). Ceci nous explique pourquoi les poésies qui expriment un état d'âme et pas autre chose ont pu réussir assez bien à Rimbaud : la richesse de ses sentiments et ses ressources d'émotif pouvaient suffire à provoquer « ce simple ondoisement de brumes roses diaphanes » (3).

Conclusions

En résumé, *l'œuvre littéraire de Rimbaud n'est qu'une manifestation de son état d'infériorité mentale*. Elle confirme, dans l'immense majorité des poésies ou des poèmes en prose, l'existence de son instabilité. Elle fut la première à la trahir tant il est vrai que l'homme, la plume à la main est plus confiant, plus expansif. *Les conceptions qui y prédominent sont des idées d'originalité, d'ambition, de fortune, de persécution vague, mais elle se maintient en général dans les limites de la cohérence,*

(1) E. Laurent, op. cité : page 98.

(2) Henri Vigen, op. cité : p. 112.

(3) Henri Vigen, ibid.

et nous ne pouvons affirmer qu'il y ait, à proprement parler, de délire. Si ces poésies rendent les sentiments étranges du poète, nous n'allons pas sans y reconnaître souvent une inaltérable beauté. Il eut le sens de la réalité, une puissante vision des couleurs, une aisance remarquable d'harmonie. Beaucoup de poèmes délivrés d'une phraséologie incompréhensible et d'impossibles néologismes traduisent par leur élan superbe l'exaltation brillante des facultés du poète. Mais ce n'est pas là la vraie poésie, celle dit Laurent « qui monte au cœur de tout homme en face du beau », car parmi tant de cohérence et de divagation, tant de vraisemblances et d'absurdités, si les fantaisies imaginatives de l'Auteur des *Assis* ont pu sur le papier prendre des formes pures ou dessiner leurs chimères, « nous y pressentons la maladie » et par conséquent « une demi-impuissance ». La nature s'est essayée à faire grand, mais la matière lui ayant manqué, elle laissa inachevée son œuvre. Et si, au milieu de son désordre intellectuel, un talent certain a pu rester net, c'est que, ainsi le disent les Anglais : « *He was certainly cracked, but the crack let in light* ».

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSIONS

« Les Médecins le regardent dans les yeux... et se disent entre eux : « C'est singulier ». Il y a dans le cas d'Arthur quelque chose qu'ils ne comprennent pas ».

Isabelle RIMBAUD (*Rimbaud mourant*).

Rimbaud appartient à cette catégorie de malades « qui se plaignent de ne pouvoir penser à rien de suivi », d'être continuellement distraits de leurs idées habituelles par un courant d'idées qui leur semblent étrangères ou contradictoires ». Atteint, à son insu, d'une déviation ou d'une absence à peine perceptible de certaines facultés, il ne présenta aucune continuité, aucune logique, aucune unité de

direction dans les productions intellectuelles et dans les actes de la vie. Pourtant, il sut allier à cette dysharmonie, une remarquable intelligence, semée par endroits de lacunes.

Petit prodige, brillant dès le jeune âge, suscitant l'admiration de son entourage par sa facilité d'assimilation et son universalité, il fut incapable de tirer parti de ses aptitudes trop inégales, malgré l'étonnement que put soulever leur diversité. Orgueilleux et infatué de lui-même, on l'avu s'efforcer d'affirmer bruyamment une supériorité incomplète, et Madame Rimbaud augura pour lui d'un avenir facile que semblait dévoiler son étonnante mémoire et sa merveilleuse imagination. Ses Maîtres ont pu s'étonner parfois de ses originales associations d'idées et de ses étranges combinaisons d'images, et, *parce qu'aucun stigmatte physique ne le flétrissait*, s'en tenir à l'impression première, jusqu'à ce que son défaut d'esprit de suite vint compromettre les belles prévisions arrêtées brusquement en chemin, et s'apercevoir alors que de ses conceptions élevées aucune ne devait se réaliser, qu'idées et théories étaient en complet désaccord avec sa conduite, qu'il possédait peut-être à un très haut degré les facultés brillantes de l'esprit, mais que ses facultés supérieures présentaient une infériorité manifeste.

Seule, Isabelle attendit fervente qu'un « âge raisonnable » équilibrât la vie de son frère, oscillante entre l'ardeur et la paresse, la nonchalance et l'activité, les tendances généreuses et les tendances

jalouses. Seule, Isabelle eut confiance en la main du temps et de l'expérience et crût à une adaptibilité, à une harmonie illusoire entre Rimbaud et son milieu. Mais le Poète continuait à innover sans cesse, et c'est alors que se déroula le cortège de ses faiblesses : *défaut d'équilibre des facultés intellectuelles et affectives, perturbations dans sa sphère réactionnelle.*

Capricieux, paresseux, taciturne, il chercha à fuir la société, indifférent aux sentiments affectueux. Et quand on essaya de le tirer de son apathie, ses réactions dépassèrent la normale. Inquiet et agité, toujours en mouvement, dominé par des impulsions instantanées auxquelles sa fermeté physique et morale ne sut résister, incapable de fixer sa réflexion, manquant de persévérance dans n'importe quelle occupation, versatile à l'extrême, il se chanta avec une évidente suffisance pour se renfermer ensuite en un mutisme quasi absolu. Tout travail régulier devint pour lui impossible, et, quand il ne fut plus bridé par l'éducation reçue dans un milieu favorable, il devint, dans la société, un vagabond. Perpétuel nostalgique, toujours à la recherche d'un travail autre que celui qui se présente, n'importe quel travail pourvu qu'il ne soit pas celui qu'il fait et qu'il ne veut plus continuer, qu'il a d'ailleurs abandonné déjà, il a grossi le contingent de l'armée des coureurs d'aventures et des habitués des grands espaces, et *l'infraction à la discipline familiale, en lui ouvrant la voie des attentats contre les lois sociales, aurait pu le conduire, non point à l'hôpital, mais à l'asile ou à la prison.*

Il ne sut jamais s'attacher à quoi que ce soit. Sous le qualificatif d'indiscipliné, il exhiba l'instabilité de ses impressions et de ses désirs, l'imprécision et l'ataxie de son langage, la versatilité perpétuelle de ses sentiments.

Enfant, déjà instable atténué, subnormal mal défini, impressionnable, irrégulier, de goûts, d'habitudes, de sentiments bizarres, il entra en lutte avec ses Maîtres, s'efforçant de ne rien faire comme ses camarades pour attirer sur lui l'attention. Plus tard, il chercha, à quelque prix que ce fut, de réaliser l'idée du moment sans en envisager les conséquences. *De ses diverses aptitudes trop inégales, il ne put tirer parti, bien qu'il s'efforçât toujours d'affirmer sa supériorité partielle, effleurant tout, n'approfondissant rien.*

Ainsi cet excentrique, cet extravagant, cet inspiré aux aspirations socialistes et à la prodigieuse activité, a-t-il pu, après avoir eu un nom, plus ou moins de notoriété ou même de passagère gloire, mourir ignoré ou oublié de tous.

Notre but aura été de montrer que Rimbaud, malgré une correction apparemment parfaite, appartient à cette catégorie de malades qui sont pour tout le monde des individus à caractère original et pour le médecin, des déséquilibrés qui ont le privilège de ne pas se faire enfermer.

A cause de l'exhubérance de certaines facultés, on a pu l'assimiler aux grands artistes, mais il appartient à cette catégorie d'inadaptables, que Félix

Voisin appelle des *génies partiels*, incapables de se fixer dans leur époque ou de se plier aux lois d'une quelconque discipline. Ce fut un *inachevé* qui resta moins, suivant le mot de Mallarmé, un « passant considérable », qu'un *amateur supérieur*; il fut seulement la variante la plus heureuse (ou la plus rare) de l'homme moyen.

Si le Poète naquit le jour où il dut, à cause du manque de cohésion entre les diverses parties de sa mentalité, s'efforcer d'harmoniser les différents accords de son âme, d'enchaîner les éléments opposés, d'unifier les parties disparates, de rassembler les matériaux dispersés, une émotion fortuite devenue le point de départ d'un travail latent considérable, trouvant dans cette instabilité la source vivifiante qui lui permit d'envahir la conscience et de devenir passion vive, canalisa un jour toute la vie psychologique vers une nouvelle direction. Elle fut, pour lui, l'épée nue qui brilla pour la première fois aux yeux d'Achille et qui décida de sa destinée. Il devint, ce Rimbaud qui s'éteignit un jour près de la mer mystérieuse, instable comme lui et comme lui toujours changeante, gardienne d'illusions et receleuse de chimères, le Rimbaud de la *Carrière Africaine*, l'explorateur français dont on ne parle pas.

« Le pays de ses rêves n'était pas sur cette terre, dit Isabelle « dans *Mon frère Arthur*; il a parcouru le monde sans trouver « le séjour correspondant à son idéal. Il y avait dans son âme « et dans son esprit des perspectives et des aspirations plus

« merveilleuses que ce que peuvent offrir les contrées les plus
« séduisantes d'ici-bas ».

Mais, en ouvrant dans son œuvre la voie à l'incompréhension et en libérant le Vers de sa gangue Parnassienne, Rimbaud a entraîné à sa suite une génération entière d'imitateurs. Ce n'est plus contre sa personnalité, qui délivrée des viles légendes peut apparaître blanche dans la mémoire des hommes, mais contre l'œuvre qui engendra quinze ans plus tard une prosodie nouvelle que nous nous élevons.

*Car il appartient au Médecin de pénétrer dans le domaine des Lettres, de s'accoutumer à la pathologie et à l'hygiène de l'intelligence, de discerner l'avortement morbide de la saine création, de savoir à quoi s'en tenir sur l'état cérébral de celui qui écrit et de ceux qui le liront. C'est à lui de dire : L'esprit qui a dicté celà est un esprit malade ou bien portant, capable ou non de contaminer et de faire le mal à ceux qui doivent le lire. C'est à lui d'expliquer, ainsi que l'écrivait Moreau : « ces natures, qui par leurs
« extrêmes inégalités, la réunion des qualités et des
« défauts qui se contredisent le plus, la luxurieuse
« richesse de certaines facultés, jointe à l'indigence
« et à l'infériorité de certaines autres, enfin par leur
« incroyable alliage de bon et de mauvais, de vérité
« et d'erreur, ont, dans tous les temps, excité un
« vif étonnement ».*

C'est au Médecin qu'il appartient non seulement de défendre la société contre l'action parfois nocive du psychopathe, — tel est le principe que le médecin légiste doit avoir constamment présent à l'esprit et

dont il ne saurait se départir sans entraver d'une façon coupable la défense sociale à laquelle il a mission de collaborer, — *mais de se tendre, patient et tenace, vers ceux qui alimentent leur névrose de cette littérature imprévue et étrange*, jusqu'à ce que, exerçant sur eux assez d'ascendant, il puisse les laisser à la sagesse d'un esprit devenu enfin raisonnable.

C'est en acceptant cette lourde tâche, transmise pas nos Maîtres, que nous entrons dans la carrière médicale, où nous saurons, avec Max Simon, « n'avoir qu'un guide, la vérité et la science, qu'un juge, notre conscience, dont nous nous efforcerons de pouvoir entendre toujours, sans inquiétude et sans trouble, la réponse secrète aux heures silencieuses ».

Le Président de la Thèse,
ETIENNE-MARTIN.

Vu :
Le Doyen,
J. LEPINE.

Vu et permis d'imprimer :
Lyon, le 18 juin 1923.
Le Recteur, Président du Conseil de l'Université,
CAVALIER.

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

D^r BAGENOFF. — Symbolistes et décadents.

BAUM et FROISSARD. — Les fugues en psychologie mentale
Journal de Psychologie, 1909.

BERRICHON (P.). — Article dans la N. R. F. du 1-10-02.

J.-A. Rimbaud le Poète, *Mercure de France*, 2^e éd., 1912.

BEVER (Van) et LÉAUTAUD. — Poètes d'aujourd'hui.

— Lettres de Verlaine.

BOULLANGER. — L'instabilité mentale. *Thèse de Paris*, 1892.

BOURGUIGNON et HOUIN (Ch.). — *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, Décembre 96.

BRIERRE DE BOISMONT. — Des Hallucinations, Paris, Alcan.

BRUNETIÈRE. — Symbolistes et décadents. Nouvelles questions
de critique, 1890.

CLERGET (F.). — Verlaine et ses contemporains.

CORDIER-DELAPORTERIE. — Verlaine. Thèse Médecine Lyon
1922.

CULLERRE. — Les frontières de la folie. Baillière 1888, Paris.

DELAHAYE (E.). — *Revue Ardenne-Argonne*, 1906-07 et
1907-08. Article: *Rimbaud*.

- DUPRAT. — L'instabilité mentale. *Thèse Lettres*, Paris, 1898.
- D^r EIFER. — La Poésie décadente. *Correspondant Médical*, 31 mars 1897.
- D^r ETIENNE-MARTIN. — Cours de Médecine légale à la Faculté de Médecine de Lyon (1920-21, 1921-22, 1922-23).
- D^{rs} ETIENNE-MARTIN et LACASSAGNE. — Précis de Médecine Légale, Masson, 1919.
- D^r ETIENNE-MARTIN. — Précis de Déontologie, Masson, 1922, 2^e Edit.
- FERÉ (Ch.). — La famille névropathique, Alcan, 1894.
- GEHIN. — Contribution à l'Etude de l'automatisme ambulateur ou vagabondage impulsif. *Thèse Bordeaux*, 1892.
- GILBERT-BALLET. — Traité de Pathologie mentale, Paris 1904.
- GRASSET. — Article de *La Revue des Deux Mondes* du 15 février 1906. Demi-fous et demi-responsables.
- GUYAU. — L'Esthétique du vers moderne. *Revue Philos.* XVII.
- HAMEL (M.). — L'Etrange vie d'Arthur Rimbaud. *Figaro* du 13 avril 1922.
- LAURENT (E.). — La poésie décadente devant la science psychiatrique. Maloine, 1897.
- LEPELLETIER. — Paul Verlaine, sa vie, son œuvre.
- MAGNAN. — Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles. *Annales Méd. Psych.*, 1885.
- Des signes phys., intel. et moraux de la folie héréditaire Ed. 1886.
- MARIE (A.). — *Traité International de Psychologie Pathologique*. Paris 1911, Alcan.
- MEIGE. — Etude sur certains névropathes voyageurs. *Thèse* 1893, Paris.
- MERCURE DE FRANCE (10 avril 1910 — 16 décembre 1910 — 1^{er} nov. 1910 — 1^{er} mars 1911 — 1^{er} février 1912 — 16 nov. 1913 — 16 mars 1919 — 1^{er} oct. 1913).

NORDAU (Max). — Psychophysiologie du génie et du talent, Alcan, Ed. 1897.

Paradoxes psychologiques. Trav. Germinet, 2^e Ed., 1898.

— Dégénérescence. Trav. Ang. Diétrich, 6^e Ed., 1899, Alcan.

— Etudes Littéraires. *La Grande Revue*, 1902.

PAGNIER. — Du vagabondage et des vagabonds. Thèse Lyon, 06-07.

RÉGIS. — Précis de Psychiâtrie, 5^e Ed., Paris 1914. Doin Ed.

— Génie et Talent. *Jour. de Méd. Ment. de Bordeaux*, décembre 1901, janvier 1902.

RIMBAUD (Arthur). — Œuvres complètes. *Mercure de France*,

— Lettres Egypte Ethiopie, 1899.

RIMBAUD (Isabelle). — Mon frère Arthur. *Mercure de France*,

— Reliques. *Mercure de France*, 3^e Ed., 1921.

SEGOND. — Cours de Philosophie à la Faculté des Lettres de Lyon, 1922-23.

SOUDAY (P.). — Articles sur A. Rimbaud. *Journal le Temps* des 22 février 1923 et 16 avril 1920.

TISSIÉ. — Les aliénés voyageurs.

VERLAINE (P.). — Les poètes maudits.

VIGEN (H.). — Le talent poétique chez les dégénérés. Thèse de Bordeaux, 1904.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
INTRODUCTION	7
PREMIÈRE PARTIE. — L'Etrange Vie de Jean-	
Arthur Rimbaud	9
a) <i>L'Hérédité de J.-A. Rimbaud</i>	10
b) <i>La Vie de J.-A. Rimbaud</i>	15
c) <i>La Vie de J.-A. Rimbaud devant la</i> <i>Science Psychiatrique</i>	24
d) <i>Conclusions</i>	40
DEUXIÈME PARTIE. — L'Œuvre maudite de J.-A.	
Rimbaud	43
a) <i>Les Origines de l'Œuvre de J.-A.</i> <i>Rimbaud</i>	43
b) <i>L'Œuvre Littéraire de J.-A.</i> <i>Rimbaud</i>	44
c) <i>L'Œuvre de J.-A. Rimbaud devant</i> <i>la Science Psychiatrique</i>	46
d) <i>Conclusions</i>	52
TROISIÈME PARTIE. — Conclusions ...	55
INDEX BIBLIOGRAPHIQUE	63
TABLE DES MATIÈRES	66

